



Livres
de l'Été

Aventures

4 étonnants voyageurs

Partir à l'aventure sans quitter sa chaise longue, c'est possible. La preuve avec les livres de Nellie Bly, d'Henry de Monfreid, de Régis Debray et de Jacques de Saint Victor

GRÉGOIRE LEMÉNAGER

Phileas Fogg était un traîne-savates. Son record, imaginé par Jules Verne en 1872, n'a pas tenu longtemps. En 1888, une journaliste américaine parie qu'elle peut faire le tour du monde en soixante-quinze jours. « Vous n'y arriverez jamais ! Vous êtes une femme, vous aurez besoin d'un protecteur », lui dit-on d'abord au « New York World ». Mais être une femme n'empêche pas d'être une tête de mule. Le 14 novembre 1889, Nellie Bly embarque à New York. Elle a 25 ans et « une simple sacoche ». Elle a demandé « une robe qu'[elle] puisse porter tous les jours pendant trois mois », et refusé de s'encombrer d'un pistolet. C'est une fille qui croit encore en la nature humaine : « Je savais que, si je me conduisais convenablement, il y aurait toujours des hommes prêts à voler à mon secours. »

L'écrivain Henry de Monfreid, âgé de 82 ans, avec son fils Daniel et son petit-fils Guillaume à bord de l'« Obock », sur la Méditerranée, en 1962.

KEYSTONE-FRANCE

Dans sa course contre la montre, elle a surtout croisé des messieurs prêts à l'épouser. Il faut bien s'occuper, sur le pont des bateaux. Mais rien ne la fait dévier. Pendant que la presse s'emballe pour cette « intrépide voyageuse en jupon » et invite ses lecteurs à deviner « le temps exact » que prendra son périple (il y a « un voyage tous frais payés en Europe » à gagner), Nellie Bly fait escale à Londres, recueille à Amiens les encouragements de Jules Verne soi-même, se dit que les trains européens pourraient être plus confortables, file en Italie. Comment trouver des choses à raconter dans ces conditions ? C'est le problème des aventuriers pressés, qui inventent le tourisme moderne. Heureusement, l'auteur de « Dix Jours dans un asile » n'a pas son œil dans sa poche. Elle voit peu, mais bien. Son livre, enfin traduit en français, est un très grand reportage à l'américaine. Bourré d'humour, attentif à toutes les formes de machisme et d'inégalités, il est beaucoup plus que le récit d'un exploit inutile. Car de Port-Saïd à Yokohama, Nellie Bly profite de chaque escale pour noter mille détails. Elle contemple « le célèbre canal de Suez » où « les vies de cent mille ouvriers ont été sacrifiées » ; explique comment les bateliers yéménites se décolorent les cheveux avec de la pulpe de citron ; observe de près les charmeurs de serpents à Ceylan ; suit un enterrement très festif à Singapour et « la procession d'un mariage à Hongkong » ; se retient partout d'acheter des souvenirs ; finit par craquer devant un petit singe « à un bon prix ». La mousson vient d'inonder sa cabine quand elle apprend, consternée, qu'une concurrente fait le tour du monde en sens inverse (vive le progrès). Il lui reste à découvrir comment on décapite les gens par paquets de dix sur une place de Canton, comment on les torture aussi, et à boucler son périple en « 72 jours, 6 heures, 11 minutes et 14 secondes ». Phileas Fogg n'avait qu'à pas s'attarder à sauver la vie d'une belle Indienne.

Monfreid déporté

Quand on est parti faire du trafic de perles, d'armes et de morphine du côté de la mer Rouge, c'est qu'on n'a pas peur de grand-chose. Début 1943, pourtant, Henry de Monfreid ne fait pas le malin. Il « baisse terriblement », souffre d'un cruel « état de dépression », tombe « dans les idées mauvaises ». Voilà des mois que, sous le matricule 79137, l'auteur de « la Croisière du hachich » est trébuché d'un camp à l'autre entre l'Abyssinie et le Kenya, par des militaires britanniques qui l'ont fiché ➤

Marie Laberge
Ceux qui restent



Photo © Michel Chautier

« Marie Laberge fait coexister des mondes et des langages. Remarquable. »

Alice Ferney, *Le Figaro*

« Marie Laberge revient avec un livre intense, nourri de sa belle énergie. »

Claire Julliard, *L'Obs*

« Un roman déchirant, plein de fièvre et de foi en la vie. »
Olivia de Lamberterie, *Elle*

Stock



Régis Debray, en prison à Camiri, en Bolivie, en 1966. Engagé aux côtés du Che, il a été arrêté par la police bolivienne et condamné à trente ans de travaux forcés. Le 23 décembre 1970, il sera libéré et expulsé.

➔ comme « *Vichy's French* ». Sans doute aurait-il mieux fait de ne pas applaudir Mussolini, qu'il voyait comme un rempart contre Hitler du temps où il couvrait la conquête italienne de l'Éthiopie pour « Paris-Soir ». Désormais âgé de 63 ans, l'étrange écrivain-commerçant qui fascinait tant Kessel est gardé par des Djambos, qu'il présente comme des « Noirs souahélis, brutes intégrales dressées à brutaliser le Blanc ». Il souffre d'une chaleur épouvantable, adresse des lettres passionnées à la femme de sa vie, tue le temps en noircissant des pages d'une petite écriture serrée. Son carnet de déportation vient d'être retrouvé et publié. C'est le témoignage douloureux d'un homme qui a toujours eu la liberté dans le sang, et se retrouve à « peindre des vues de forêt à travers les barbelés » : « J'assiste à l'agonie de ma personnalité », note-t-il avant de dire son « dégoût de l'homme, cet animal infernal, nuisible à lui-même ». Mais on ne brise pas comme ça un type qui a fait ses débuts dans une laiterie normande. Libéré au printemps 1943, Monfreid s'installe au pied du mont Kenya : il y passera quatre ans à fabriquer des camemberts, pour les fourguer aux Européens du secteur.

Debray guérillero

A force de l'entendre disserter sur « le désert des valeurs » et l'oubli des principes républicains, on a un peu perdu de vue le « révolutionnaire professionnel » qu'a aussi été Régis Debray. « Carnet de route », qui rassemble ses « écrits littéraires » en un gros volume copieusement illustré, tombe à pic pour réviser les métamorphoses qui ont précédé son passage à l'Académie Goncourt. Ce sont des Antimémoires qui donnent le tournis. L'auteur d'« A sauts et à

gambades » ne s'y contente pas d'exhiber (avec des pincettes) ses « tout premiers écrits, où la fiction n'est jamais loin du vécu » et dont « le style est manifestement sous influence étrangère, "old fashioned" (réalisme social à l'américaine) ». Il se souvient de la grand-mère qui « [l']a déshérité sur le tard », et de sa famille d'avocats parisiens où l'on considérait les « intellectuels de gauche » comme « des aigris, des ratés, des songe-croix et des faux jetons » ; du 17/20 admiratif que lui a donné Althusser, rue d'Ulm, pour une copie sur « la cruauté » ; de son amitié avec Georges Perec ; de François Maspero, qu'il regardait comme « son frère aîné » ; du cinéaste Jean Rouch, qui fut son « premier professeur de planète ».

Les cours de Rouch ont porté. En 1963, en voie de radicalisation avancée, Debray rejoint la guérilla à Caracas, fait le tour de l'Amérique latine et découvre la révolution au grand air (« *Conspire; ici, c'était toujours dehors* »). En 1965, il vient de « passer à la va-vite une agrégation de philosophie » et fait le « jeune professeur de terminales aux lycées Henri-Poincaré et Jeanne-d'Arc de Nancy » quand un télégramme de Fidel

A lire

« **Le Tour du monde en 72 jours** », par **Nellie Bly**, traduit par **Hélène Cohen**, Editions du Sous-Sol, 176 p., 16 euros ; « **Déporté par les Anglais** », par **Henry de Monfreid**, Arthaud, 170 p., 17,50 euros ; « **Carnet de route. Écrits littéraires** », par **Régis Debray**, Gallimard, Quarto, 1152 p., 28,50 euros ; « **Via Appia** », par **Jacques de Saint Victor**, Equateurs, 316 p., 21 euros.

Castro l'invite à La Havane. C'est là qu'il va rédiger, avec « ce grand méconnu, affable et cultivé », un bréviaire de la « lutte armée » aussitôt tiré à 200 000 exemplaires. « Révolution dans la révolution ? » est bientôt lu par tous les marxistes de l'époque. Castro lui aura appris à « aborder les grandes espérances par les petits côtés ». Exemple : « Quand et où mettre sa kalache en semi-automatique plutôt qu'en rafale ? » (Cela vaut bien d'être aujourd'hui encore « privé de visa pour les Etats-Unis », non ?)

Le 24 avril 1967, l'AFP annonce qu'« un nommé Régis Debray ou Lebrey, un spécialiste de la guérilla », a été « tué en Bolivie ». En fait, il est prisonnier. Il traînait dans la jungle avec Che Guevara. Il fait la une des journaux. De Gaulle s'en mêle. Le 16 novembre, le futur auteur de « Loués soient nos seigneurs » est condamné à trente ans de travaux forcés. Il sera libéré et expulsé fin 1970. Il fera bientôt la connaissance de gens comme Salvador Allende, Carlos Fuentes, García Márquez, Milan Kundera, Joan Baez, François Mitterrand, et d'une époque où « les hypnotisés de l'image » vont ringardiser « la secte littéraire ». Aujourd'hui, dans un style qui mixe volontiers l'héritage ciselé de Gracq avec des punchlines à la Malraux, ce « Candidate à sa fenêtre » affirme que « la nostalgie est révolutionnaire ». La sienne a plus d'une raison de l'être, en effet.

L'Italie en Fiat

Et si on profitait de l'été pour suivre « la plus ancienne route de l'Occident » ? C'est la Via Appia, « tracée en 312 av. J.-C. », qui relie Rome à Brindisi, dans le talon de la Botte italienne. Laisant derrière lui ses savants travaux sur la mafia, et sa compagne la philosophe-députée Michela Marzano, Jacques de Saint Victor a recomposé l'itinéraire de ce « chef-d'œuvre ouvert à tous », puis s'est mis en marche. La marche l'a vite saoulé. Il a finalement préféré la « flânerie automobile », dans sa Fiat, pour rouler dans les pas d'Henri Calet, de Pasolini et du « Corniaud ». Il a bien fait. Son voyage est passionnant. On y découvre « les dernières traces du cirque de Spartacus ». On traverse le « Corridor du stupre », où les « troupes coloniales » françaises ont violé 3000 à 5000 femmes en 1944. On visite des coins assez fiers de leur passé fasciste. On médite sur la sagesse des « Romains hellénisés », qui « se gardèrent bien d'imposer un pseudo-Roman Way of Life uniformisateur » aux autres peuples. On admire le seul pays d'Europe qui a inscrit dans sa Constitution que la République

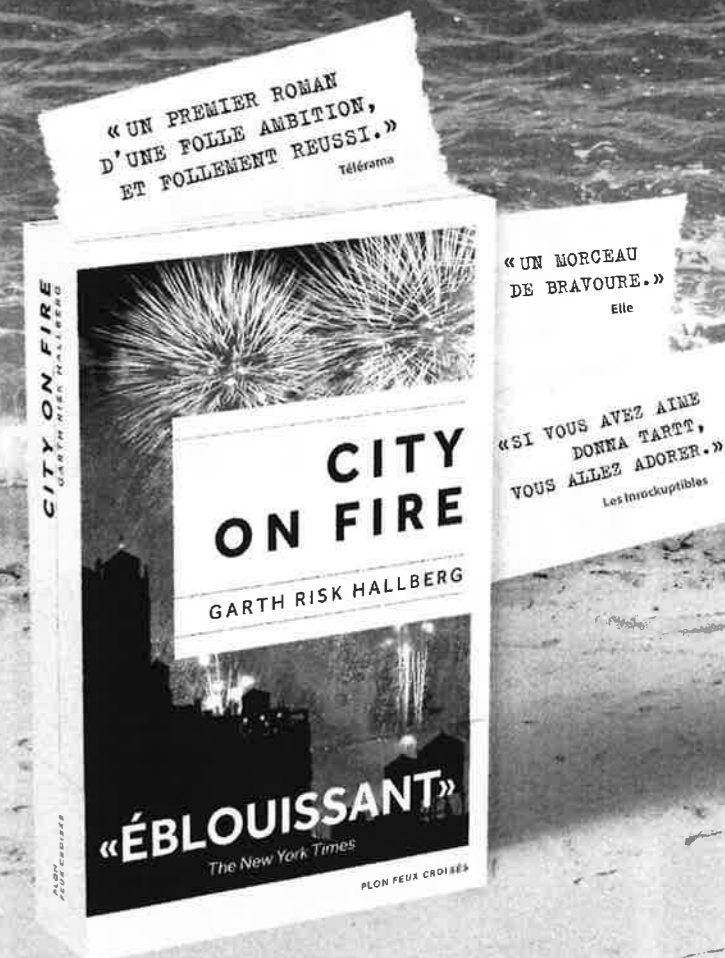
« protège le paysage et le patrimoine historique et artistique de la nation ».

Son érudition en bandoulière, et son intelligence à portée de main, Saint Victor est le meilleur des guides. Il cause aussi bien de la sexualité italienne que de la montée du populisme, des « crimes écologiques » de la Camorra, de la misère qui menace le Mezzogiorno, de l'exploitation inhumaine des réfugiés dans les Pouilles. C'est parce qu'il ne se borne pas à décrire ce qu'il voit. Convaincu qu'il « faut aimer l'histoire pour méditer les erreurs du passé, non pour s'en glorifier », il analyse, documente, prend du recul, et s'interroge partout sur l'émergence des « super-riches », qui « constituent à nouveau une menace pour l'ordre démocratique, comme à l'époque des Gracques ou de Cicéron ». En Italie comme en France, merci les années 1980 et leur « éloge du fric », glisse Saint Victor en flânant. □



Nellie Bly à New York en 1889, juste avant son départ pour un tour du monde.

SUR LA PLAGE, LE PAVÉ



**LE BEST SELLER
DE L'ANNÉE !**

WWW.CITY-ON-FIRE.FR
PLON FEUX CROISÉS

